

**Solidarité** L'Ordre de Malte a instauré une nouvelle distribution de repas gratuits. En soignant jusqu'au plus petit détail !

## Ils ne viennent pas que pour la soupe...

ON POURRAIT APPELER

ÇA une soupe populaire. S'il n'y avait pas les petits sandwichs en plus, l'abri sous le barnum, quelques desserts améliorés, et surtout, le bouquet de fleurs sur la table !

Il n'a l'air de rien, ce bouquet, encore qu'il est plutôt beau. Mais avec lui fleurit un symbole. « C'est l'idée qu'ici, on veut donner un peu plus qu'à manger. » On donne un sourire, on donne une nappe sur la table de bois (« c'est pas parce qu'on mange dehors qu'il faut forcément que ça soit moche »), et on donne de son temps pour causer.

Et à la fin, on donne ce fameux bouquet de fleurs à l'un des invités. « La première fois, on l'a donné à une dame qui s'est effondrée en larmes », témoigne Matthias Martin, coordinateur de la soirée. « C'est qu'elle m'a expliqué : on n'offre jamais de fleurs dans la rue... » Ce petit bouquet, offert par le fleuriste voisin, le Liseron, a eu un tel succès que rapidement, il a fallu instaurer un tour pour savoir qui, des habitués, repartirait avec.

Cette fois justement, c'est Sam qui reçoit les fleurs.

### « J'ai fait des sales boulots »

Sam, 58 ans, le bonnet bien arriéré sur le crâne, est un fidèle de la soupe de l'Ordre de Malte lancée pour la première fois cet hiver. Depuis novembre dernier, chaque dimanche soir (un crêneau inoccupé jusqu'à présent dans la distribution de repas aux SDF), six bénévoles de l'association caritative montent barnum, tables, et bancs au pied de la cathédrale. Et servent une « soupe-repas » à qui veut bien la déguster. Sans conditions de ressources.

C'est d'ailleurs pour ça que Sam se le permet... Sinon,



■ Entre 15 et 20 personnes profitent de cette soupe-repas chaque dimanche soir. Elle sera distribuée au jusque fin mars au pied de la cathédrale. Photos Pierre MATHIS

je ne viendrais pas. Jamais je n'ai voulu profiter.

Il bosse. Sam. Comme agent territorial. « Et j'ai fait des sales boulots dans ma vie. Fossoyeur, même, rien que pour me prouver que je pouvais le faire. Mais c'est de plus en plus dur, les fins de mois... »

Depuis deux ans, il prend le petit déj de l'Armée du Salut en semaine, la Soupe des sans-abri du dimanche midi, et à tôt fait de s'habituer à celle du soir avec l'Ordre de Malte.

S'il avait certes volontiers le bouillon et les croûtons. Sam vient aussi, y retrouver des copains.

Dont Claude, par exemple, qui arrive justement. Claude, 65 ans, cheveux

noirs de geal, physique de chauffeur routier, cause entre deux cuillères de soupe. « Faut pas que ça refroidisse. » Et se raconte.

### Sophie, esprit pratique

« C'est sûr, c'est pas la grande réussite », lâche l'ancien électricien. « J'avis en retraite, mais l'année dernière, à cause d'une saloprie de champignon contracté sur les chantiers, j'ai fait un long séjour à l'hôpital. En sortant, j'ai coûté. » Il vit de ses 900 € de retraite. « Mais comment vivre avec ça ? Vous me direz, y'en a qui vivent avec moins. » Là-dessus intervient Sophie, très empressée. « Ce qu'il faut dire, surtout, c'est qu'on vient aussi pour causer ! »

Sophie, c'est une figure parmi les habitués. Sophie et son caddie, qui se garnit de quelques sandwichs superflus pour les lendemains qui débattent. Elle a l'esprit pratique. Sophie... « Ah ben non, pas de deuxième bol de soupe, parce qu'après, faut aller aux toilettes. Et c'est pas pratique dans la rue ! Mais si vous avez une bouteille de jus d'orange en trop... »

Puis elle reprend. « Oui, en venant ici, on est quitte d'être seul. Et ça, c'est très important. On cause un peu, on est vivant. » Et parfois même, il arrive qu'on se surprenne à rire. Rien qu'un éclat. Mais il y a une belle résonance ce soir-là.

Lysiane GANOUSSÉ

## La rue, un trauma en soi

UN JOUR, UN COMPARSE a trouvé une définition pour Michel : « Clochard de luxe ».

La raison ? Michel (nom d'emprunt) ne porte pas, et il portera jamais sur lui ses 14 ans « de rue et d'errance ». « Propre, « bien sapé », et fort d'un discours qu'envieraient certains pros. Avec en sus des connaissances en éco et en droit.

Sous le barnum de l'Ordre de Malte, Michel s'inscrit un peu en retrait. Respectant en cela deux principes qu'il a adoptés à l'âge de 28 ans, quand un « accident de vie » l'a poussé brutalement dehors. « Ne se livrer à aucune addiction, et ne pas fréquenter la zone. » Il s'y est tenu. S'y tient encore. Fort peu désireux du contact avec les autres SDF. « Même si ce sont plutôt des gentils ici. Contrairement au Sud, où règne une grande violence. »

Ce natif de Belfort en parle pour avoir séjourné plus de dix ans à Aix, où il a connu trois ans de rue, et de rue seule. Puis des séjours intermittents en foyer ont suivi. Il fut même un temps référent SDF du dispositif d'hébergement d'urgence.

### Pris de panique

Mais le profil de Michel a décontenancé. « C'est qu'il y a une classification aussi dans la population SDF. Moi, j'étais classifié marginal dans la marginalité. » Ça ne plaisait pas toujours.

Dans les années 2009-2010, Michel trouve un CDD au service facturation d'une grosse entreprise. Il prend même une colocation. Mais un soir, un différent l'expose à la violence de son colocataire. « Je panique. Le psy que je voyais à l'époque me refuse son aide. Et je fuis. »

Retour à la rue. Et arrivée à Nancy à l'hiver 2010-2011. Après une nouvelle tentative dans le Sud à l'automne dernier, le révoilà. Mais, cette fois, sans trouver d'abri. Si bien qu'il a vécu les 15 jours de grand froid à la rue.

### Ceux qu'on laisse crever

Le quadragénaire ne se plaint pas, mais remarque. « À la fin de l'hiver, ici et là, on se félicite d'avoir hébergé des milliers de SDF. Mais qu'en est-il des autres qu'on a laissés crever ? »

Quant à ses projets d'avenir, ils sont sans équivoque : « Qu'on ne me parle plus de réinsertion ! » Il n'en voit plus pour l'instant que par la rue, avec quelques nuits d'hôtel de temps à autre.

« La rue, c'est forcément une contrainte. On y tombe suite à un trauma associé, en plus, à un dysfonctionnement familial. Systématiquement. Mais la rue, c'est un trauma en soi. Chose que le monde médical a encore du mal à reconnaître. » Il hésite, pèse ses mots : « Et de mon point de vue, je crois même qu'il y a, dans ce mode de vie, une possibilité d'addiction. » Puis il s'en va.

L.G.



■ De l'importance du sourire.